

Des paroissiens de Paris aux îliens de Madagascar, une vie au service...



Vérone

Merci Père de nous permettre aujourd'hui de faire mieux votre connaissance. Vous nous êtes familier à Notre-Dame des Champs depuis 2011, mais nous ne vous savons pas vraiment qui vous êtes. Combien d'entre nous peuvent dire que vous avez passé près de la moitié de votre vie de prêtre à Madagascar ?

Parlez-nous un peu de votre destinée entre bitume parisien et brousse malgache.

Vous êtes né à Paris en 1943, deux ans avant la fin de la guerre, dans une famille intellectuelle scientifique. Vous avez six frères et sœurs et votre mère s'occupe de vous tous mais elle reçoit aussi souvent les relations des quatre coins du monde de votre père, spécialiste des sols et du développement rural surtout pour l'Afrique. Cela aura bien sûr une influence sur vous ...

Votre vocation vous est-elle venue jeune ?

Père Jean-Marie

Lors d'un camp scout, un soir, alors que je servais le dîner, voyant que j'étais le plus jeune, l'aumônier m'a demandé : as-tu déjà pensé à être prêtre ? Cette question m'a taraudé jusqu'à mon baccalauréat, en secret sauf avec ce Père aumônier. A cet âge plus mûr, avec une conviction plus sûre, j'en parlais à mes parents qui souhaitent que je fasse des études pour voir ensuite si mon avenir passerait vraiment par la prêtrise

Sans doute sous l'influence de mon père, je choisis les sciences naturelles à la Faculté d'Orsay parce ce je n'avais aucun désir du travail acharné de mes frères à préparer les concours et cela me permettait aussi d'assurer des fonctions au patronage du Bon Conseil qui m'attirait beaucoup plus.

La licence obtenue, j'ai pu entrer au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, en Septembre 1964.

Vérone Il fallait faire un service militaire à l'époque ?

Père Jean-Marie

Le service de coopération venait de commencer à exister. J'avais des amis à Madagascar, aussi l'ai-je demandé et obtenu. Je devins professeur de Sciences Naturelles dans un lycée de

Tananarive durant deux années scolaires. Ce fut une découverte humaine, bien sûr, mais aussi scientifique en même temps qu'ecclésiastique : je fréquentais régulièrement le grand séminaire de Tananarive, et j'ai pu aussi faire un séjour de plusieurs semaines en brousse dans une



mission pendant les vacances scolaires.

C'est le diocèse de Diego Suarez, actuellement Antsiranana, au Nord de l'île, qui m'attira le plus par sa vitalité et les nouveautés de ce qui s'y vivait. Je souhaitais en être, participer à ce mouvement, mais je désirais profondément aussi être un prêtre parisien. L'évêque du lieu fit bon accueil à mon idée et je rentrais à Paris en cargo mixte après ces deux années chargées d'expériences dans la Grande Ile.

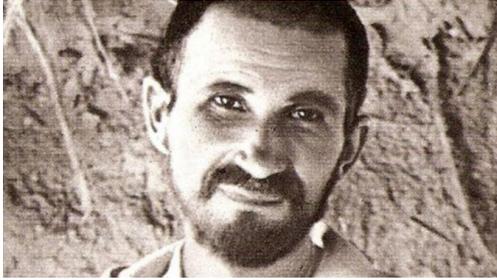
Le séminaire des Carmes que je rejoignis lors de mon retour à Paris, en 1968, me permit de continuer mes études de sociologie et d'anthropologie commencées à Tananarive, tout en suivant la théologie à la Catho. Pendant ce temps Mgr Marty, archevêque de Paris, et Mgr Tsiahoana, archevêque d'Antsiranana, échangeaient sur mon projet de servir les deux diocèses. L'après Vatican II m'a donné cette opportunité, conjugué au vent de liberté des années 68. Il est probable que ce projet n'aurait pu aboutir ni avant, ni plus tard.

Vérone Vous avez été ordonné à 28 ans ?

Père Jean-Marie

En Juin 1971, je fus ordonné diacre à Notre-Dame de Paris et nommé à la paroisse Saint Augustin. C'est là que je fus ordonné prêtre à la fin de la même année pour Paris et pour Antsiranana, cérémonie animée par les chants malgaches d'amis venus pour l'occasion. Saint Augustin m'a marqué fortement en me rapprochant de Charles de Foucauld, puisque c'est là qu'il s'est converti. C'est aussi un quartier vivant où l'accueil était dans mes priorités

ainsi que la pastorale des jeunes en créant une équipe de coordination.



Vérone Comment faisiez-vous pour vivre cette double incardination ?

Père Jean-Marie

Je partis l'été 72 pour vivre plusieurs semaines à la mission d'Antalaha, sur la côte Nord-Est de l'île, afin de vérifier que je pouvais être de Paris et de la campagne malgache pour le service de l'Évangile. Cette double insertion étonnait autour de moi.

Vérone Quand y êtes-vous retourné pour du long terme ?

Père Jean-Marie

En Juillet 1976, il fallut réellement s'immerger dans la vie du peuple malgache pour en devenir partie prenante. En premier lieu, je devais apprendre véritablement la langue parlée par l'immense majorité. Ensuite, il y eut une période de mission dans mon diocèse avec l'apprentissage de la culture des rizières avec les paysans de la Côte Est dont la plupart ne parlaient pas le français ! Malgré toutes ces difficultés et le fait que rien ne m'ait préparé à ce monde, j'ai pu aussi reprendre mes recherches anthropologiques.



Vérone Après cette année d'apprentissage de la langue malgache et des coutumes, quelle mission votre évêque vous a-t-il confiée ?

Père Jean-Marie

Il me nomma curé d'Anivorano, une mission de 180 kms du Nord au Sud, à la pointe Nord de l'île, comprenant plus d'une centaine de villages dont 24 étaient dotés d'une communauté catholique. Je visitais ces communautés en voiture ou en taxi brousse. Mais aussi beaucoup à pied, sur les pistes de terre, parfois boueuses, ces heures de marche me permettaient d'approcher de nombreux habitants que je n'aurais pu rencontrer, enfermé dans un véhicule. Je ne pouvais passer dans chacun de ces villages que deux ou trois fois par an.

Après avoir visité le chef du village et les personnes en souffrance, notamment les malades, quelle que soit leur religion, nous échangeons des nouvelles avec les membres de la communauté, puis nous célébrions la messe en fin de journée dans la chapelle, le plus souvent en bois, ou même parfois dans une case, assis par terre sur une natte. Il pouvait y avoir des baptêmes, des premières communions : ces célébrations étaient toujours profondément eucharistiques.

V. Y avait-il de nombreux catholiques ?

Père Jean-Marie

Les chrétiens étaient principalement en ville ! Dans les campagnes de la région Nord, la religion autochtone, le culte des ancêtres, prévalait : il y avait seulement environ 15% de chrétiens se partageant entre catholiques et protestants, et 5% de musulmans.

J'ai vite collaboré avec le pasteur protestant voisin : nous partions ensemble dans les villages et nous partagions les célébrations et les enseignements en fonction de la dominante du



village, catholique ou protestante.

V. _Vous sentiez-vous seul comme catholique, si loin de vos racines ?

Père Jean-Marie

Je partageais beaucoup avec les autres prêtres du secteur, qui pouvaient être européens ou malgaches ; nous travaillions ensemble sur des thèmes comme « la place des catéchistes dans les villages ». Nous avions des réunions quasi-mensuelles, prêtres et laïcs, qui dynamisaient beaucoup la vie catholique dans la région. Chaque réunion donnait lieu à un rapport écrit, c'est d'ailleurs à partir de la somme de ces rapports que j'ai rédigé ma thèse en Théologie et en Sciences des Religions à Paris dans les années 1982-84 sur « L'inculturation de l'Eglise catholique dans le Nord de Madagascar ».

V. Et la vie économique ?

Père Jean-Marie

La révolution socialiste des années 1975 avait finalement appauvri le pays pourtant bien doté, dans le Nord, par son climat tempéré sur des sols souvent fertiles. D'ailleurs pour venir en aide

à ces villages, j'ai créé en 1980, avec des paysans du coin, une coopérative d'élevage de



poulets dans le but de produire des œufs à vendre sur les marchés.

Malheureusement deux ans plus tard un cyclone a détruit les installations et si la forme coopérative n'a pas vraiment repris avec mon retour vers la France en 1982, les techniques



d'élevage ont perduré dans les familles.

V. _Vous avez dû revenir dans votre ancien monde, après la catastrophe des poulets ?

Père Jean-Marie

Je revenais pour deux ans et demi à Saint Philippe du Roule, cette fois, pour prendre part à la vie de la paroisse mais aussi pour rédiger et soutenir ma thèse. Je gardais également en tête le projet de participer à la création d'un grand séminaire pour le Nord de l'île, où je repartirai



quelques jours après ma soutenance à la Sorbonne.

V. Parlez-nous de ce projet de séminaire ?

Père Jean-Marie

Le nombre de séminaristes dans l'île augmentant de façon conséquente, les évêques souhaitèrent la création de séminaires régionaux. Pour accueillir une promotion en Septembre 85, à Antsiranana, je fus chargé dès mon retour de réhabiliter un ancien bâtiment, pour y ouvrir le Grand séminaire. Il fallait s'occuper du parc de 4 hectares, créer une bibliothèque et développer une équipe de professeurs et d'éducateurs français et malgaches.

V. Vous avez réussi à ouvrir dans les temps ?

Père Jean-Marie

Comme espéré, avec 15 séminaristes ! Ce nombre de 15 resta constant chaque année pour les nouveaux, ce qui était parfait afin d'avoir des promotions motivées et motivantes pour les enseignants. Avec le discernement et les révisions de base de la foi chrétienne, l'orientation

était très philosophique, dans un esprit universitaire mais tourné vers la société malgache. Ce séminaire s'appela Paul VI, aujourd'hui Saint Paul VI, et il fonctionne toujours.

V. Après sa fondation et sa mise en forme, êtes-vous resté longtemps formateur au séminaire ?

Père Jean-Marie

Eh bien non, je dus rentrer à Paris pour prendre en charge la Paroisse Saint Vincent de Paul en



1988.

J'en fus curé jusqu'en 1994. Un quartier très divers ! Moitié chrétiens ou agnostiques et moitié juifs ou musulmans. Une caractéristique très importante du quartier était la présence de la gare du Nord, troisième gare mondiale au moment pour le trafic quotidien de voyageurs. Si la gare et l'église ont été construites par le même architecte, elles se tournent le dos au sens propre comme au figuré. Avec le conseil pastoral, nous n'avons pas réussi à établir de vrais contacts avec la SNCF pour la création d'une salle interreligieuse dans les locaux de la gare qui étaient alors en restauration.

En revanche, nous avons organisé et prolongé un accueil de jour, qui perdure. Les ouvriers licenciés des usines du Nord et de l'Est de la France se retrouvaient à dormir sur les trottoirs de mon quartier, il fallait faire quelque chose...trouver des logements à l'époque était moins compliqué qu'aujourd'hui. Cette paroisse portait bien son nom, Saint Vincent de Paul, il y avait déjà 14 associations d'entraide, nous les avons fédérées en une quinzième association : « Matthieu 25 ».

Par ailleurs, l'animation de l'équipe paroissiale avec les aumôneries des écoles du quartier et de l'hôpital Lariboisière, ainsi que ma fonction de Secrétaire du Conseil Presbytéral de Paris de 1992 à 1994, m'occupaient bien. En outre, six mois de l'année, je faisais un aller-retour à Lyon, à l'Université Catholique, un jour par semaine, pour donner un enseignement sur la mission. J'ai de plus lancé en 1992, à l'Institut Catholique de Paris, cette fois, à la demande du doyen de Théologie de l'époque, un cours de missiologie à trois voix, avec un prêtre responsable du Secrétariat pour les Relations avec l'Islam et un pasteur protestant, cours qui a continué même après mon retour à Madagascar.

V. Justement Madagascar était bien éloignée de vous ?

Père Jean-Marie

Oui et j'y retournais en Septembre 1994 pour travailler d'une façon tout-à-fait différente ! J'étais uniquement à Ambatoroka, siège de l'Université Catholique de Madagascar, à Tananarive. J'y habitais en étant enseignant et l'adjoint du recteur pour des fonctions organisationnelles et administratives. Je fus également président de l'Association des Etablissements supérieurs privés de Madagascar en 1999 et 2000.

Avec les enseignants et les étudiants, nous organisons des colloques sur des sujets variés comme l'œcuménisme ou l'esclavage à Madagascar.

Ou encore, avec des chrétiens de la capitale, je remuais ciel et terre (radios, télévisions), en 1995, pour faire bouger les choses pour la réouverture d'écoles primaires publiques, de certaines régions de l'île, fermées depuis longtemps à la suite de cyclones. La communauté internationale, la Suède, La Banque Mondiale ont réagi et de nombreuses écoles ont pu



rouvrir !

V. Si vos fonctions étaient importantes à Tananarive, je crois savoir que les évêques de Paris avaient des vues sur vous.

Père Jean-Marie

En effet, mon séjour de six ans à Tananarive prenant fin en Juillet 2000, en Février, je fus nommé, jusqu'en décembre 2002, adjoint au Secrétaire national du Comité épiscopal de la Coopération missionnaire, à Paris, chargé des prêtres français Fidei Donum dans le monde et de la revue « Mission de l'Eglise ». En Janvier 2003, je pris la direction de ce service qui devint par la suite Service de la Mission universelle de l'Eglise, au sein de la Conférence des Evêques de France. Nous étions également reliés aux Œuvres Pontificales Missionnaires, dont je devins directeur pour la France.

Les OPM ont été fondées par une lyonnaise, Pauline Jaricot, femme méritante de la



première moitié du XIXème. Elle fut bienfaitrice pour les missions à l'étranger et participa à la diffusion chez nous de la doctrine sociale de l'Eglise. Aujourd'hui les OPM sont présentes dans plus de 125 pays, gérées depuis Rome.

En Mai 2006 je fus amené à recevoir les directeurs de toutes les OPM du monde à Lyon pour l'inauguration de la maison restaurée de Pauline. Un souvenir dense !

Je voyageais aussi beaucoup à travers toute la planète pour visiter les prêtres français Fidei Donum et j'en profitais pour repasser quelques jours à Madagascar en 2002, visitant également les îles voisines : La Réunion et Maurice.

V. Dans la réalité du terrain que faisiez-vous ?

Père Jean-Marie

J'organisais des sessions de formation pour les prêtres, religieux et religieuses partant pour l'étranger mais aussi pour ceux revenant en France après souvent de nombreuses années à l'extérieur. J'assurais également l'accueil des prêtres étrangers venant en France pour assumer une charge pastorale dans les diocèses manquant de prêtres. Il y avait aussi ceux venus faire des études en France qui assuraient souvent également des services pastoraux chez nous. Leur nombre était en forte augmentation dans les années 2000.

V. Expliquez-moi dans la pratique votre rôle pour la réflexion sur la mission

Père Jean-Marie

De 2000 à 2004, j'ai repris un cours de théologie de la mission à l'Institut Supérieur de Théologie des Religions (Institut Catholique de Paris). J'étais également directeur de la revue « Mission de l'Eglise ».

Par ailleurs, je fus durant cinq années Président de l'Association Francophone Oecuménique de Missiologie. Il y avait des publications concernant des rencontres avec des doctorants venus du monde entier, ou encore des colloques comme celui de 2006 à Paris avec 125 théologiens européens sur le thème : « L'Europe après les Lumières, oser la mission dans une Europe qui se construit ».

V. Avec toutes ces préoccupations universelles, les pages de Madagascar étaient-elle tournées ?

Père Jean-Marie

En Février 2007, j'y retournais pour quelques jours, invité par les Carmes de la Grande Ile pour animer une retraite sur « Vocation et Mission ». Cela m'a aidé à préparer un retour un peu complexe. En effet, il me fallait revenir mais la reprise avec les prêtres que j'avais formés à Antsiranana ou à Tananarive n'était pas forcément simple. Il fallait me faire réadmettre pour me réintégrer, dans la discrétion. Pour cela, je repris tout à zéro pendant un an dans la région de la vanille, à Antalaha : les tournées à pied, la vie des villages, les équipes de prêtres, ... mais



avec trente ans de plus !!!

Au bout d'un an, je retournai à Antsiranana, pour mettre en place un service de formation permanente pour les prêtres et les religieux de l'archidiocèse, le tiers Nord de l'île, tout en recommençant à enseigner au séminaire.

Je repris aussi bien sûr la participation aux synodes diocésains ou nationaux et aux publications, mais il apparut dès 2010 que ma place était dorénavant plus à Paris qu'à Madagascar. Je fus alors nommé recteur de l'église Saint Joseph des Carmes, rue de Vaugirard, et prêtre accompagnateur de l'aumônerie des étudiants de l'Institut Catholique de Paris.

V. N'est-ce pas là un retour aux sources pour vous ?

Père Jean-Marie

J'avais moi-même été séminariste aux Carmes et étudiant à la Catho. Etant sur le campus de la Catho, l'église Saint Joseph des Carmes est également l'église de l'Institut et l'église du Séminaire. Elle sert aussi aux religieux Carmes pour des ordinations diaconales ou sacerdotales. Leur couvent est maintenant rue Ferrandi.



Je fus également pendant trois ans Directeur au Séminaire des Carmes, ce qui facilitait la relation entre le séminaire et l'église, tout en m'occupant beaucoup de l'aumônerie des étudiants.

Par ailleurs, je gérais les relations avec les sociétés historiques liées à ce lieu si funestement célèbre, avec l'assassinat des 104 prêtres réfractaires en 1792 ! Il y a aussi des relations étroites avec les Conférences Saint Vincent de Paul, puisque le fondateur, Frédéric Ozanam, est enterré dans la crypte de l'église.

V. Est-ce enfin pérenne ?

Père Jean-Marie

Oui et non, des soucis de santé m'ont obligé à reconsidérer les choses. En accord avec Mgr Vingt-Trois, je restais jusqu'à la fin d'une phase importante de la restructuration de la Catho pour faciliter la transmission à mon successeur et quittais les lieux à l'été 2016.

V. Encore une étape de votre vie...

Père Jean-Marie

Oui et, pour l'entériner, je fus nommé chanoine honoraire de la cathédrale Notre Dame de Paris en Décembre 2016.

Depuis mon retour à Paris en Juillet 2011, j'étais logé dans la Maison paroissiale de Notre



Dame des Champs et c'est donc naturellement que je pris des services concrets dans la paroisse comme la célébration de messes, de baptêmes ou de mariages. Je m'occupe particulièrement du « Groupe Communion » et du « Groupe de réflexion sur l'attention paroissiale aux personnes handicapées », pour rester près des plus démunis. Par ailleurs, je fais toujours partie de la rédaction de la revue « Perspectives Missionnaires ».

V. Et Madagascar ?

Père Jean-Marie

Double incardination oblige ! je reste en contact avec des prêtres malgaches présents en France pour des études ou des séjours en paroisse, je garde des contacts par téléphone ou par internet avec Madagascar, mais retourner dans la Grande Ile me paraît difficile, je ne veux pas donner l'impression de revenir surveiller des lieux où j'ai travaillé.

Dorénavant il me faut vivre en France, ici j'apporte ma modeste contribution, sans oublier Madagascar.

V: *Par cette vie de prêtre si riche en actions, en expériences diverses, quelles sont les convictions pastorales et théologiques que vous souhaiteriez nous transmettre, les primordiales pour vous ?*

Père Aubert :

Peut-être un adage en premier lieu : **pourquoi faire seul ce que l'on peut faire avec d'autres ?** C'est toujours en équipe que j'ai essayé d'agir : à Paris comme à Madagascar et dans le monde depuis l'équipe de prêtres de mes paroisses jusqu'au niveau des organisations internationales de chercheurs et de théologiens.

De même pour les relations œcuméniques et interreligieuses si importantes dans ma vie. Un dialogue sans prosélytisme, dont le but est de rencontrer l'autre jusqu'à lui dire ce qui nous fait vivre et que l'autre puisse aussi dire ce qui le fait vivre. **On ne se connaît soi-même que dans la différence, à travers une spécificité reconnue qui permet la communion, dans cette altérité.**

Et puis, il y a ce souci des plus pauvres. **Mathieu 25, 40 : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait ».** Cet appel de Jésus dans l'Évangile, ne s'applique pas seulement dans le cadre de la doctrine sociale de l'Église, mais aussi dans la vie quotidienne des communautés chrétiennes. C'est un renversement de perspectives : l'attention aux enfants non scolarisés de la campagne de Madagascar, l'attention aux paysans

qui n'arrivent plus à se nourrir, les sans-domicile à Paris 10 ème, les migrants et les réfugiés à Montparnasse, ...

Avec cette conviction que lorsque l'on partage le pain, il se multiplie. N'ayons pas peur de partager, pour permettre à chacun d'avoir une vie digne, ce partage nous mènera à **une vie simple, responsable et donc riche des valeurs fondamentales.**

V: *Mais au-delà de ces convictions pastorales et théologiques, quelles orientations spirituelles, voudriez-vous nous donner pour que nous continuions notre quête personnelle ?*

Père Aubert :

Jésus n'est pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver (Jn 12, 47). Le nom de Jésus en hébreu signifie : le Seigneur sauve. C'est important d'avoir cette vision positive de la foi et de la religion. Les Jansénistes qui ont beaucoup marqué la religion chrétienne à Paris, avaient développé une vision effrayante de Dieu, le Dieu Juge. Or, c'est nous qui nous jugeons nous-mêmes comme l'explique Jésus à Nicodème (Jn 3, 19) : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré l'obscurité à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. **C'est nous-mêmes qui nous jugeons, en refusant le salut de Dieu, Dieu qui est Amour.**

Cet Amour manifesté par Jésus-Christ qui a aimé jusqu'à donner sa vie (cf Ro 8, 31 et sv.). **Aimer jusqu'à donner sa vie, aimer Dieu en le priant, aimer Dieu en le servant en nos frères, aimer Dieu en respectant la création.** Saint Jean dit encore : « celui qui dit j'aime Dieu et qui haït son frère est un menteur » (1 Jn 4, 20). N'oublions pas ce que Jésus a dit à ses disciples : « c'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples » (Jn 13, 35). Nous avons à témoigner devant nos frères, puisque nous nous reconnaissons croyants au Christ. Ce témoignage, avant d'être « paroles » doit d'abord être « actes », dans l'amour pour tous nos frères à commencer par les plus petits.

On n'a jamais fini de se convertir. Comme le disait Tertullien au 3 ème siècle : « on ne naît pas chrétien, on le devient ». **Toute la vie est une conversion, grâce à la parole de Dieu relue et réinterprétée avec l'Eglise.** L'Evangile que nous lisons personnellement ou en communauté, est toujours nouveau. Il nous invite à avancer dans la vie en approfondissant notre relation à Dieu, à nos frères, à nos sœurs et au cosmos.

V: *Comment, dans notre vie quotidienne, faire face aux soucis d'une vie concrète dans le monde, pour vivre en humanité catholique ?*

Père Aubert :

Nous ne sommes pas seuls sur ce chemin de la vie. Comme les pèlerins d'Emmaüs, Jésus nous rejoint sur la route par sa Parole, par son Esprit, par ses sacrements, par son Eglise.

On n'est jamais chrétiens tout seul, on est chrétien avec l'Eglise, une Eglise que l'on appelait autrefois « fraternité », une Eglise de frères et de sœurs, une Eglise universelle, vraiment catholique, présente sur tous les continents du monde. Une Eglise qui a vocation de vivre la fraternité en son sein, entre les hommes et les femmes de tous les pays du monde et de toutes les couches sociales. Une fraternité au sein de la communauté, qui devient un signe efficace, un sacrement, de la fraternité à construire dans le monde. **En Jésus, tout homme est mon frère, toute femme est ma sœur.** Comme saint Charles de Foucauld à Tamanrasset, devenons des « frères universels ».

Ce chemin de fraternité au sein de l'Église et dans le monde, demande de se mettre au service les uns des autres. **Ce sens du service a marqué la vie de Jésus qui est venu pour servir et non pas pour être servi.** Ce sens du service auquel les jeunes sont appelés à s'ouvrir, comme dans le scoutisme par exemple.

Mais c'est un sens à vivre à tout âge et en toute situation. N'oublions pas que le mot ministre, vient de minus, petit, serviteur. Ceci est vrai au plan politique, mais aussi au plan ecclésial. Le prêtre est d'abord serviteur de Dieu par son service de la communauté... jusqu'au bout.

Sans perdre l'espérance : en cette période difficile pour l'Église catholique en France, avec le rapport Sauvé sur les abus, ou les attaques de certains médias contre Mgr Aupetit, il faut savoir garder l'espérance et agir avec constance. L'Église doit répondre à sa véritable vocation d'être une maison sûre pour tous les fidèles et tous ceux qui s'approchent d'elle, quel que soit leur âge. Il faut savoir agir comme chrétiens, à travers nos limites et nos difficultés, pour être des témoins du Christ vivant. Les épreuves que vivent actuellement l'Église en France et plus particulièrement certains de ses ministres, sont des appels pour tous les membres de l'Église à la conversion et à la mission, dans l'Esprit Saint. Un Esprit qui nous porte à écouter d'abord l'appel des plus fragiles et des plus pauvres.

